



## **L'errance adoptive :**

*« Humanum errare est »*

*Nino Rizzo*

*2017*

*« On ne va jamais aussi loin que  
lorsqu'on ne sait pas où l'on va »*

**(Adage populaire)**

Le parcours adoptif commence par l'errance.

L'histoire de ce que nous appelons – de manière partielle et euphémique – l'adoption, passe par l'abandon et donc par l'errance entre ce moment-là et celui de la rencontre adoptive. Or, une sorte de volonté inconsciente de déni, probablement nécessaire afin que la nouvelle relation filiative décolle dans de bonnes conditions, pousse les acteurs de la rencontre, parents et enfants, à oublier cet initial « incident » de parcours. Parents et professionnels utilisent alors une rassurante métonymie : ils nomment une partie de l'expérience, l'adoption, en lieu et place de l'ensemble, l'abandon-adoption<sup>1</sup>.

En général les parents adoptifs ont fait au préalable la douloureuse expérience de l'infertilité. Au début c'est la longue attente d'une grossesse qui tarde étonnamment à venir. On commence alors à se préoccuper et à penser aux pires scénarii. Puis viennent les contrôles médicaux de tout genre pour s'assurer que la physiologie de l'un et l'autre partenaire fonctionne suffisamment bien pour que la conception soit encore possible. Dès lors, soit le diagnostic d'infertilité masculine ou féminine est clairement posé, et alors commence abruptement le travail de deuil pour le couple, afin qu'une autre solution puisse être peu à peu envisagée, entre autre l'adoption ; soit le diagnostic est plus clément, hypofertilité ou d'autres entraves mineures, et là débute alors une autre étape.

Madame et monsieur, souvent soutenus par leurs médecins, continuent d'espérer que l'enfant puisse encore venir naturellement ; éventuellement ils se lancent dans des tentatives, médicalement assistées, qui se révèlent hélas physiquement infructueuses et psychologiquement éprouvantes. L'appréhension et les angoisses augmentent alors, et le plaisir de se retrouver tout simplement dans l'intimité de leurs corps diminue. Les sentiments d'incompréhension (« Pourquoi ça vient pas ? »), d'injustice (« Pourquoi moi ? »), de honte (« Que vont dire mes parents et mes beaux-parents et mes proches ? »), de tristesse et de solitude vont brouiller les esprits à l'intérieur de « cette chambre sans berceau »<sup>2</sup>. Ainsi commence l'errance entre les tentatives de solutions médicales dans toutes leurs formes et des soutiens psychologiques variés, en passant, pourquoi pas, par des attentes de solutions plus ou moins miraculeuses en fonction des croyances religieuses de l'un et de l'autre. Enfin, au bout d'un certain travail psychique de deuil, arrive la triste acceptation de l'inexorable limite de leurs corps face à l'enfantement et, finalement, le recours à l'adoption. Ici s'ouvre une autre douloureuse étape parsemée encore une fois de solitudes, d'incertitudes et d'attentes entre un bureau et un autre, de la paperasserie du pays où l'on dépose la demande à l'administration de celui d'où viendrait l'enfant. Au bout d'un interminable parcours on dépose enfin la demande d'adoption et là ... il n'y a qu'à attendre. Cette dernière étape, marquée à la fois par l'espoir et l'impuissance, dans les actuelles conditions d'adoption internationales se fait malheureusement chaque fois plus longue.

---

<sup>1</sup> *Andrés Viret : « Abandonné », 2009*

<sup>2</sup> *Jacques Brel : « La chanson des vieux amants », 1967*

Tout au long de ce délicat processus le narcissisme de l'homme et de la femme est mis à dure épreuve. Il faut qu'ils aient d'assez bonnes assises psychiques individuelles pour que l'auto-estime de l'un et de l'autre tienne sous le choc des difficultés et des remises en question du parcours. Dans le cas contraire l'enfant adopté risquerait de trop porter la souffrance de ses parents adoptifs (« Avec tout ce qu'on a fait pour toi ! »). Le « narcissisme du couple », c'est-à-dire la relative solidité du lien entre les deux partenaires et en même temps sa nécessaire souplesse, pourra certainement apporter un précieux soutien aux inévitables défaillances individuelles tout au long de ce parcours. Ces défaillances peuvent prendre forme, entre autre, de culpabilité, de dépression, de projections sur le partenaire et d'abandon. Dans cette errance à deux chacun des membres du couple engage quelque chose de personnel et de différent par rapport à l'autre. L'issue de ce véritable parcours du combattant se jouera finalement en fonction de la capacité de chacun des partenaires de se récupérer à travers ses propres ressources personnelles et d'utiliser celles du couple. En d'autres termes, il est nécessaire que chacun des deux ait un assez bon équilibre personnel et, par ailleurs, que la relation de couple soit elle aussi suffisamment bonne et nourrissante.

Cette sorte de traversée saharienne<sup>3</sup> – semblable à celle que d'autres hommes et femmes et enfants font depuis quelques années pour atteindre les villes méditerranéennes du nord d'Afrique pour s'embarquer ensuite vers l'Europe – les amènera au port de l'adoption à partir duquel des passeurs tels qu'intermédiaires, assistants sociaux, psychologues, psychiatres et autres sont censés les faire transiter jusqu'à l'expérience de la maternité et de la paternité. Cette expérience que le biologique leur a niée et que la société va pouvoir leur offrir. Or, certains couples garderont de ce passage des blessures narcissiques plus ou moins profondes et mortelles. Blessés et affaiblis dans leur équilibre psychique individuel et/ou de couple pendant cette première partie du voyage – autrement dit, n'ayant suffisamment pas pu intégrer la perte de la fertilité pour pouvoir ensuite faire le choix profond et conséquent de l'émigration vers le pays de l'adoption – certains couples se séparent en cours de route. Épuisés par cette sorte de traversée, ils abandonnent ainsi leur chemin et renoncent à l'espoir qui les avait pourtant maintenus unis : élever ensemble un enfant. D'autres restent ensemble avec des blessures non métabolisées qui entraîneront éventuellement par la suite un autre type de rupture affective ou réelle.

D'autres couples, heureusement la plupart, arriveront plus ou moins unis et en bonne santé psychique au port de l'espoir, déposeront leur demande d'adoption, et attendront leur enfant.

Les raisons pour lesquelles cette errance dure aujourd'hui de plus en plus longtemps sont de nature socio-économique et politique, pour cela elle se révèle de plus en plus incertaine et par là-même douloureuse.

---

<sup>3</sup> *A la différence près que ce Sahara-ci se situe au nord de la Méditerranée et, de façon générale, dans les pays riches et occidentaux, alors que les pays porteurs de l'espoir sont les pays pauvres ou « en voie de développement » !*

Or, l'errance n'est pas l'expérience exclusive des parents qui partent en quête de l'adoption, elle constitue surtout le vécu des enfants abandonnés qui attendent d'être adoptés. Cette période de souffrance, sorte de temps de suspension dans un vide existentiel innommable, va en tout cas du moment où la mère biologique coupe le lien avec son enfant jusqu'au moment où une autre mère, adoptive, vient l'accueillir. La plupart des fois il fait des séjours dans des orphelinats ou dans des familles d'accueil, parfois il fait aussi l'expérience d'autres tentatives infructueuses d'adoption nationale voire même de périodes de vie dans la rue. Toujours est-il qu'il est livré dans un vide insensé, c'est-à-dire dans une expérience marquée par l'absence de liens affectifs sûrs et stables, expérience à laquelle il ne peut donner aucun sens « logique », c'est-à-dire rationnel. Or, c'est pour ne pas sombrer dans la folie – celle-ci étant induite par l'absence prolongée de sens – que l'enfant va donner à cette expérience de vide un sens « psycho-logique » : « Je suis mauvais et pour cette raison ma maman m'a abandonné ». Paradoxalement, cette idée, de nature inconsciente, va lui donner la cohérence psychique nécessaire pour s'accrocher à la vie.

En fait, l'errance de l'enfant « adopté » commence (très) souvent déjà dans le ventre de sa mère. A part quelques situations plutôt exceptionnelles, celle-ci sait qu'elle va abandonner l'enfant qu'elle porte en elle et commence donc à s'en séparer pendant sa grossesse.<sup>4</sup> Les premiers liens affectifs mère-enfant, qui sont censés s'établir déjà à ce stade du développement fœtal, ne peuvent pas se construire de manière adéquate. La jeune mère qui pour différentes raisons sait qu'elle ne pourra pas garder l'enfant qu'elle porte en elle ou la femme qui pour des raisons économiques a décidé de mettre au monde un enfant qu'elle donnera ensuite à une autre femme, se retire déjà émotionnellement de la relation, pourtant corporellement établie, avec cet enfant lové dans son propre corps. Et cet enfant commence alors à percevoir le vide relationnel autour de lui : pour lui l'errance commence déjà là.

Au moment où la rencontre a enfin lieu entre l'enfant abandonné et ses nouveaux parents d'adoption, la pulsion de vie qui a donné à chacun des trois la force d'endurer le long voyage et l'interminable attente, les poussera à investir massivement la nouvelle relation au point de vouloir justement oublier l'horreur de l'errance passée en se centrant sur le présent et sur le futur.

Il y a des situations existentielles dans lesquelles certains mécanismes de défense les plus primaires et potentiellement pathologiques, comme le déni ou le délire, peuvent se révéler utiles et même vitaux. Tel est le cas, me semble-t-il, du déni de la souffrance vécue pendant la période qui a précédé la rencontre adoptive. Mettre de côté cette profonde et douloureuse blessure permet à l'enfant et à ses nouveaux parents de repartir dans la nouvelle aventure de leur vie. Cette nouvelle configuration psychique – ne plus regarder le passé, se centrer sur le présent et se tourner exclusivement vers le futur – donne les ailes et permet d'investir de façon prépondérante la nouvelle relation. Commence ainsi une longue période de « latence adoptive », caractérisée par une sorte de flou identitaire où le « je » s'efface à la faveur du

---

<sup>4</sup> Nino Rizzo : « L'abandon et l'adoption au-delà de la mémoire », 2013

« nous », où les souffrances individuelles de l'errance se diluent dans la joie de la nouvelle famille composée. « On est une famille comme les autres ».

Mais qu'en est-il de ces blessures ? Disparaissent-elles vraiment dans le néant d'un passé qu'on aurait effectivement envie de rayer à jamais ? Ressurgissent-elles à un moment ou à un autre comme des fantômes du passé ? Ou se transforment-elles ? Et si elles se transforment, en quoi donc et en quel moment ?

L'adolescence est le temps des revenants.

L'irruption pulsionnelle qui accompagne l'entrée dans la puberté, amène avec elle une sorte de re-visitation fondamentale des assises narcissiques infantiles. L'ensemble de la structure psychique de l'adolescent est soumis alors à un travail de profonde élaboration qui permettra, en fin de parcours, à cet *enfant-qui-n'en-est-plus-un* de devenir l'*adulte-qu'il-n'est-pas-encore*.

En fait, il serait plus adéquat de parler de processus de réélaboration psychique de tous ces éléments du narcissisme infantile que l'enfant a inconsciemment travaillés et mis en place depuis le début de son existence. Aujourd'hui il va revisiter et redéfinir toutes ces parties de sa mosaïque identitaire à la lumière de la nouvelle sexualité adulte qui l'habite et à laquelle il ne peut nullement se soustraire.

Ce travail de retour sur son passé psychique et historique l'amènera, entre autre, à revisiter les blessures, les nœuds et les blocages de son enfance afin d'essayer de parfaire les tâches imparfaitement accomplies de son passé. Il ouvrira alors portes et placards de son monde psychique profond, il laissera sortir les fantômes de son histoire adoptive, juste le temps de les apaiser un peu avant de les remettre à nouveau dans leurs placards. L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime comme l'adulte – et déjà l'adolescent – revient sur les blessures de son enfance.

L'adolescence inaugure donc une nouvelle errance à travers le vaste paysage de la sexualité adulte et de l'identité adulte. Comme tous les processus de voyage et de migration, elle se meut entre un point de départ qui fut bon jadis et n'est plus accueillant – jusqu'à devenir souvent menaçant et mortifère – et un point d'arrivée qui fait entrevoir une vie meilleure. Dans notre cas de figure le point de départ est le paradis perdu de l'enfance – peu importe si cette enfance fut réellement paradisiaque ou infernale – et le point d'arrivée est le monde adulte avec ses promesses d'autonomie et de bien-être.

En passant, il faut rappeler ici que l'adolescence des enfants signe aussi pour leurs parents l'entrée dans une nouvelle errance qui, chronologiquement, se situe autour de la cinquantaine : pour eux aussi commence une nouvelle crise existentielle, la crise du mitan, aux contenus et aux contours riches d'évènements inattendus et déstabilisants.<sup>5</sup>

Au moment où l'enfant adopté initie ce nouveau parcours erratique qu'est son adolescence, il ne pourra pas faire l'impasse de son ancienne expérience d'abandon et d'attente, ce vécu de

---

<sup>5</sup> Nino Rizzo : « Parents d'adolescents : une crise peut en cacher une autre », Ed. Médecine et Hygiène, 2014

suspension dans le vide insensé proche de la folie, qui marqua autrefois sa vie. Il s'agit là d'un très important fantôme qui ressurgit du placard de son passé, d'un traumatisme majeur, qui demandera à l'adolescent un laborieux détour et un travail d'élaboration particulièrement difficile.

Il y a de ces expériences tellement traumatisantes qu'elles se révèlent par la suite indicibles voire même, parfois, impensables : l'abandon par la mère en est une, sans nul doute. Comment, dès lors, élaborer un tel vécu ? A la base de cet indicible semble y avoir quelque chose de semblable à ce qui fit dire un jour à Primo Levi que le cauchemar le plus récurrent pour les internés dans les camps nazis était celui où ils se voyaient retourner vivants dans leurs familles et celles-ci ne pourraient pas comprendre leur vécu d'internés.<sup>6</sup> Que faire alors de ce quelque chose d'intolérable qui ne peut, par ailleurs, sortir par les mots ? Différents scénarii sont possibles. Il se peut que la « chose » reste enkystée<sup>7</sup> dans l'inconscient et figée dans le soma jusqu'au moment où une éventuelle implosion n'ait lieu sous forme de « folie », suicide ou somatisation plus ou moins grave. Il se peut aussi que le kyste se maintienne compacte mais distille à l'intérieur de la structure psychique quelque chose de mortifère qui va affecter la vie affective et familiale et qui peut entraver la vie émotionnelle et relationnelle avec les proches sur quelques générations.

Ainsi l'adolescence chez l'enfant adopté est une précieuse occasion pour mettre en scène ce qui ne peut être exprimé par les mots. De façon générale cette issue qui consiste à agir ce qui ne peut être pensé est le propre de l'adolescent. La vie familiale, les relations amoureuses et le corps sont les scènes privilégiées pour le théâtre de la pulsionnalité adolescente, lorsque celle-ci n'arrive pas à s'écouler par la parole. Néanmoins chez l'adolescent adopté, de même que chez d'autres adolescents ayant vécu des traumatismes infantiles plus ou moins importants, le langage du corps et de la violence familiale et sociale sont souvent les voix préférentielles qui essayent de raconter une souffrance indicible.

*Sophie est une jeune adulte de 24 ans, ayant été adoptée à l'âge de 5 ans dans un pays d'Europe de l'est. Peu avant l'adoption elle avait été confiée à un orphelinat de la ville la plus proche, après que les autorités médicales et juridiques locales aient décidé d'en retirer la garde à ses parents, jugés inaptes à s'occuper de leur enfant : des problèmes d'alcoolisme et de violences physiques avaient été remarqués par le voisinage et rapportés aux autorités compétentes. Des soupçons de conduites de prostitution de la part de la mère avaient aussi été évoqués sans aucune autre précision.*

*Sophie n'a pas de souvenirs de sa famille d'origine mais raconte une enfance dans la famille adoptive tout-à-fait épanouie. Malgré l'âge tardif de son adoption, il semble qu'elle ait vécu une assez bonne latence adoptive avec ses nouveaux parents et sa sœur, son aînée de deux ans, elle aussi précédemment adoptée dans le même pays. Elle se décrit comme ayant été une*

---

<sup>6</sup> Primo Levi : « Se questo è un uomo », 1947

<sup>7</sup> Nicolas Abraham, Maria Torok : "L'écorce et le noyau", Ed. Flammarion, 1966

*filles souriantes et gentilles, quelque peu timides et introverties, relativement à l'aise dans sa vie sociale et scolaire.*

*Un précis souvenir de ses dix ans semble avoir marqué un tournant dans sa vie d'enfant et d'adolescente. « Tu ne sais pas la chance que tu as eue d'avoir été adoptée par tes parents ! », lui dit un jour son père dans un moment d'énervement à l'égard de sa fille. Un sentiment de profonde injustice et de puissante colère s'était emparé d'elle en ce moment : comment était-il possible que ses proches ne se rendent pas compte de sa secrète tristesse d'avoir été abandonnée ? Comment pouvaient-ils imaginer effacer ses années passées avec ses parents de naissance ?*

*A partir de ce moment-là Sophie se met à mentir sur ses parents adoptifs et à raconter à son entourage (école, voisinage, lieux d'apprentissage et de travail, amies, assistante sociale) des histoires horribles : ses parents la battaient, son père battait sa mère, ses parents avaient tour à tour des cancers qui allaient les emporter sous peu, etc. Le pic de ces rumeurs est l'accusation qu'elle porte sur son oncle paternel, et parrain aussi, alors qu'elle a 17 ans, qu'il aurait abusé d'elle lorsqu'elle en avait 12. La justice s'empare de cette histoire, la dynamique familiale est profondément secouée par une atmosphère de suspicion générale et de culpabilité généralisée : on ne sait pas bien ce qui est vrai et ce qui est faux, le parrain nie et tombe en dépression, Sophie maintient sa version, chacun doute de chacun, tout le monde est perdu.*

*Peu après, alors qu'elle vient d'être majeure, elle retire la plainte pénale : le pis est évité mais le mal est fait. Reste dans l'air familial un profond malaise : indépendamment de l'accusation d'abus sexuel de la part du parrain, qui reste encore entourée de mystère, on se demande pourquoi Sophie a eu un tel besoin d'attaquer et ravager de la sorte ses parents. Elle-même, d'ailleurs, ne semble pas être plus au clair que les autres sur les raisons de son comportement.*

*Tout de suite après la fin de son apprentissage de cuisinière – elle a déjà eu ses 18 ans – elle se met à travailler et vit de façon indépendante et distante à l'égard de ses parents. Elle garde des contacts irréguliers et sporadiques avec eux mais un peu plus fréquents avec sa sœur. Elle vit sa vie de jeune adulte.*

*Pendant une certaine partie de ce temps de longue et douloureuse errance, j'ai reçu en consultation les parents et les ai soutenus. Ils ont pu imaginer et comprendre que le comportement de leur fille était probablement lié, entre autre, à son vécu traumatique au sein de sa famille biologique et à la séparation, certainement déchirante, qu'elle avait dû vivre d'avec ses parents d'origine. Cette mise en perspective leur a alors permis d'éviter le pernicieux sentiment d'échec en tant que parents et ils ont pu rester ensemble en tant que couple. Par ailleurs ils ont décidé de respecter la distance que leur fille avait voulu mettre avec eux et de rester en quelque sorte ouverts au retour éventuel et ultérieur de celle-ci vers une relation familiale plus apaisée. Sophie n'a jamais participé à ces rencontres. Nous ne nous connaissons donc pas jusque-là.*

*Lorsqu'elle vient me rencontrer, elle sait plus ou moins le chemin que ses parents ont fait avec moi, c'est d'ailleurs son père qui lui a donné mes coordonnées. Aujourd'hui c'est elle qui sent le besoin de faire un bout de chemin – et avec moi précisément.*

*Elle se rend compte qu'elle a fait terre brûlée autour d'elle, qu'elle a fait beaucoup de mal à ses parents et à sa famille en racontant d'horribles mensonges à leur égard, qu'elle ne peut plus continuer ainsi. Aujourd'hui elle a envie de renouer petit à petit avec ses parents, de retrouver leur confiance, d'avouer à ses amies proches les mensonges qu'elle leur a racontés, de retrouver des relations normales avec son entourage. Elle sait d'avance que ses parents et ses amies ne vont pas automatiquement lui redonner leur confiance, que ce sera un long processus pour elle et qu'elle devra donc faire preuve de beaucoup de patience. Elle reconnaît qu'elle sera peut-être tentée de me raconter à moi aussi, ci et là, des mensonges. Nous décidons quand-même de nous lancer dans l'aventure d'une psychothérapie. A l'heure actuelle nous y sommes d'ailleurs depuis quelques mois seulement.*

*Aujourd'hui ce qui commence à devenir clair pour elle c'est son besoin de dire sa souffrance de la séparation d'avec sa mère de naissance et, en même temps, l'impossibilité d'aller puiser là-dedans – le déni de son père («...la chance... d'avoir été adoptée») lui ayant révélé la douleur qu'elle portait enkystée au fond d'elle-même. Donc, dire les soi-disant « maltraitances » de ses parents adoptifs sur elle avait été un génial compromis qui lui avait permis de dire quelque chose de son profond traumatisme d'enfant et de récolter une « certaine » reconnaissance de sa souffrance enfouie. Seulement qu'à la longue elle réalisait que ce compromis n'était plus efficace et qu'elle devait donc passer à autre chose, à un autre moyen d'aborder cette tristesse qu'elle cachait depuis longtemps derrière son visage de petit ange.*

Sophie a eu besoin de faire un long détour avant de pouvoir s'atteler à ce travail d'élaboration psychique et verbale de sa souffrance. Au moment même où elle vient me consulter elle sait, vaguement et profondément, qu'elle va parcourir ce chemin en solitaire (bien que je vais l'accompagner): je vais certes cheminer à côté d'elle, mais elle sait qu'elle va revisiter son passé fondamentalement seule. Avec mon aide elle va essayer de mettre des mots sur les émotions liées à son histoire et à ses souvenirs : d'une certaine manière, elle va vivre avec moi une étape ultérieure – l'élaboration psychique et verbale – d'un voyage erratique qu'elle a re-commencée au seuil de son adolescence, lorsqu'elle a eu besoin de crier sa douleur à sa manière d'enfant et d'adolescente humiliée et révoltée. La première partie de son errance elle l'avait déjà vécue entre le moment de la séparation d'avec sa mère biologique et la rencontre avec sa mère adoptive.

Cette nouvelle étape pourra lui permettre de mieux comprendre, c'est-à-dire de mieux concevoir et intégrer à l'intérieur d'elle-même, certains éléments liés à son histoire dramatique – ses objets internes – qui pour l'instant semblent se trouver dans un état de confusion interne et qui se sont déjà manifestés de manière « désordonnée » et dangereuse. Or, avant et afin de pouvoir s'aventurer vers ces contrées de son univers psychique et donc, à travers la parole, vers des couches plus profondes de sa douleur, nouvelle étape de son



errance, elle a eu besoin de mettre les compteurs psychiques de ses parents à zéro en les obligeant eux aussi à se remettre dans cet état d'errance.

Dans l'esprit de l'enfant adopté – et souvent, hélas, aussi dans celui des parents d'adoption – c'est uniquement lui qui s'est senti perdu et a vécu l'expérience de l'angoisse de l'abandon jusqu'au moment du nouveau départ filiatif. A la blessure indicible de l'abandon subi par les parents de naissance s'ajoute alors l'humiliation de la commisération reçue par les nouveaux parents et, du coup, un terrible sentiment de dette impossible à honorer jusqu'au bout. Cette perception rajoute une blessure ultérieure à l'adolescent adopté. En fait il lui faudra un long chemin psychique avant de réaliser que l'adoption est toujours la rencontre entre orphelins de différents types, c'est-à-dire entre un orphelin de parents, d'un côté, et des orphelins d'enfant, de l'autre. Lorsqu'il aura atteint ce niveau de compréhension profonde, d'ailleurs, il comprendra aussi que sa dette envers ses parents est l'équivalente et réciproque de la dette de ses parents envers lui : du coup les deux dettes s'annuleront.

Aujourd'hui Sophie pense que le fait d'avoir profondément blessé ses parents, au point que ceux-ci se soient sentis rejetés à leur tour dans un état de suspension du lien, lui permet de se percevoir sur un plan d'égalité narcissique à l'égard de son père et de sa mère – nous pourrions dire aussi qu'elle a enfin cassé l'image toute-puissante de ses parents. Maintenant qu'ils sont « égaux » sur le chemin de la douleur par le lien suspendu et donc sur le chemin du questionnement vers la réparation de ce même lien malmené, il est plus facile pour elle de se remettre dans cette position d'errance assumée et donc d'élaboration psychique.

En latin « Errare » recouvre la double acception de « aller sans une direction prédéterminée » et de « se tromper » ; les langues latines ont repris cette double signification. Entre ces deux sens il y a un lien logique bien précis que l'on pourrait ainsi formuler : l'errance (errare) comporte et contient l'erreur (errare). L'adage romain « Errare humanum est » se traduit littéralement par « L'erreur est humaine ». Or, au vu de ce que l'adoption nous donne à voir, j'ai envie de proposer que nous jouions avec cette expression et que nous la modifiions en « Humanum errare est », dont le sens serait alors : « Ce qui est humain c'est l'errance », autrement dit, le propre de l'expérience humaine est l'errance et la quête et, dans une certaine mesure, aussi l'erreur.

Dans l'une des pages les plus vibrantes de son « Enfer », Dante<sup>8</sup> met dans la bouche de son Ulysse des mots qui prônent le voyage et la découverte au risque de la perte de soi, l'errance au péril de l'erreur fatale. Alors qu'il vient d'arriver avec son bateau au seuil des Colonnes d'Hercule, limite de la représentation de la connaissance humaine, et que ses hommes hésitent à poursuivre par crainte de se perdre dans l'immensité de la mer inconnue, il leur dit : « *Considerate vostra semenza : / nati non foste a viver come bruti / ma per seguir virtute e conoscenza* ». <sup>9</sup> Dante nous dira dans les vers suivants que, peu après avoir dépassé le détroit, le bateau d'Ulysse s'abîma dans la mer et tous ses hommes périrent engloutis par les eaux. Par ailleurs, il nous dit aussi que la « *Semenza* » de l'homme, c'est-à-dire l'essence humaine, est

---

<sup>8</sup> Dante Alighieri : « La divina commedia », Florence, 1321.

<sup>9</sup> Traduction libre : « Rappelez-vous de votre essence humaine : vous n'êtes pas venus au monde pour vivre comme des brutes mais pour poursuivre le chemin de la vertu et de la connaissance ».

la quête sans fin, l'errance comme source de connaissance et de croissance, et que la souffrance, pouvant aller jusqu'à la mort, fait partie intrinsèque de cette errance.

Le scénario que nous venons de mettre en lumière chez Sophie est récurrent chez les adolescents « abandonnés »<sup>10</sup> et chez d'autres encore ayant vécu des traumatismes infantiles particulièrement violents. A un moment ou à un autre de leur croissance pubertaire ces jeunes ont besoin d'attaquer et déstabiliser plus ou moins profondément leurs parents ou les adultes qui les entourent. Une certaine littérature psychanalytique relie ces attitudes à la pulsion de mort. Or, je pense qu'en réalité ce dont il est question est tout simplement la pulsion de vie qui cherche son issue, même lorsque cette issue emprunte les chemins de la destruction voire de la mort. J'aimerais ajouter qu'il ne s'agit nullement, pour moi, d'un simple jeu de mots ou d'une stérile disquisition théorique. Je suis profondément convaincu que l'attitude clinique de l'analyste s'en retrouve affectée et qu'elle est donc différente si celui-ci voit à l'œuvre dans ces *conduites d'allure autodestructive* la pulsion de vie ou une soi-disant pulsion de mort.<sup>11</sup>

Dans la réalité Sophie n'a jamais voulu détruire, ni consciemment ni inconsciemment, le lien avec ses parents d'adoption. Il s'avère que sa souffrance a été à un moment donné tellement intolérable et indicible à la fois, qu'elle a eu besoin de la « crier » par des comportements violents envers ses parents et envers elle-même. C'est souvent par ce moyen que nos patients les plus souffrants, et de surcroît les plus démunis, nous permettent de comprendre leur douleur et d'entendre leur appel au secours lorsque les mots ne suffisent plus : ils nous font vivre en direct et souvent à travers des agir incontrôlés dans le transfert des émotions fortes et violentes, simple révélateur de leur profond mal-être.

Ce dont elle avait, profondément et inconsciemment, besoin c'est que ses parents entendent sa souffrance enfouie en leur faisant éprouver, dans leur chair de parents abandonnés par leur fille, quelque chose de semblable à cette terrible détresse qu'elle avait vécue lorsque ses parents biologiques l'avaient « abandonnée » à l'âge de 5 ans. Et quelle meilleure manière, pour être sûr que l'autre peut maintenant comprendre notre douleur, que de le voir souffrir de cette même douleur qui nous tarade ?

Sophie avait eu besoin de voir ses parents « en position » de ressentir au plus près possible ce qu'elle avait ressenti jadis : elle avait eu besoin de se sentir ainsi comprise par eux. « Un homme qui n'a jamais eu faim ne peut pas comprendre un autre homme qui a faim », dit un vieux dicton de mon enfance. Par la suite elle a pu même constater qu'ils reprenaient de leur côté le chemin de l'errance à travers leurs souffrance de parents meurtris afin d'essayer de comprendre leur propre souffrance et, pourquoi pas, celle de leur fille à travers la leur. ....

C'est à ce moment qu'elle a pu reprendre son chemin thérapeutique.

Je disais plus haut que le scénario de Sophie, qui rassemble adolescence et adoption, est plus récurrent qu'on le pense. De façon générale on retrouve toujours cette violence de vie à l'œuvre dans l'adolescence, son intensité variant selon la gravité du traumatisme infantile, que la poussée pubertaire vient aujourd'hui réveiller. L'abandon, corollaire de l'adoption, est

---

<sup>10</sup> Andrés Viret : « Abandonné », 2009

<sup>11</sup> Nino Rizzo : « De la peur de l'amour à l'amour du Sida », Revue Adolescence, 1999, N.34

peut-être la forme de traumatisme la plus délétère pour un enfant, mais il existe grand nombre de traumatismes majeurs qui se déroulent sous couverture d'apparentes normalités familiales, souvent cachés par secrets et tabous de toute sorte.

Or, indépendamment du degré de souffrance et de violence en jeu, l'adolescent a toujours besoin de « tuer » le père et/ou la mère pour pouvoir poursuivre son chemin de croissance. Il doit pouvoir destituer ses parents de leur position de toute-puissance et rendre sa relation avec eux plus horizontale et moins verticale qu'elle ne fut au début.

Par définition, toute relation filiative – biologique, adoptive ou autre – se construit initialement à l'intérieur d'un rapport de dépendance et, comme tel, de verticalité relationnelle. L'enfant a besoin de ses parents pour survivre, pas le contraire. Ou, plutôt, il a envers l'adulte une double dépendance matérielle et affective, alors que celui-ci développe une dépendance uniquement affective à l'égard de son enfant.

L'adolescent, qui n'a plus la même forme de dépendance primaire à ses parents, a maintenant besoin de remettre la relation avec ses parents à l'ordre du jour, afin de pouvoir élaborer sa nouvelle position (psychique, familiale et sociale) et aller vers le monde des adultes. Le nouveau pacte relationnel entre parents et adolescents doit pouvoir se redéfinir sur un plan horizontal et d'égalité pour qu'il soit viable et qu'il permette aux différents partenaires de se re-connaître comme des êtres à part entière.

Dans les situations familiales qui ont produit ou simplement hérité (c'est le cas de l'adoption et de l'accueil familial) des traumatismes infantiles majeurs, ce processus de mise en horizontalité relationnelle entre parents et adolescents – condition nécessaire pour qu'il y ait re-connaissance réciproque et éclosion d'un nouveau pacte relationnel – est particulièrement laborieux et douloureux. Le traumatisme resurgit au rendez-vous de l'adolescence et provoque inévitablement souffrance et violence.

*« Pourquoi avec moi, qui suis l'ex-psychothérapeute de ses parents ? »* me suis-je demandé d'emblée, lorsque Sophie m'a contacté. A l'heure actuelle je ne peux donner qu'une réponse partielle à cette question : je crois qu'elle avait envie d'envoyer un message fort et clair à ses parents quant à son besoin de réparer le lien avec eux. En d'autres termes, ce dont il avait été question pendant cette interminable et déchirante période d'errance familiale est la pulsion de vie – et non pas une quelconque pulsion de mort ! – seulement que celle-ci avait trouvé le chemin fortement entravé par une souffrance sans nom et qu'elle se l'était donc frayé comme elle avait pu : par l'effraction et la violence.

## ***Bibliographie***

- Abraham N., Torok M. (1966): “*L'écorce et le noyau*”. Paris : Flammarion
- Birraux T. (1994) : « Notions d'errance », *Adolescence*, 23 : 89-100
- Levi P. (1947): “ *Se questo è un uomo*”. Torino: De Silva
- Rizzo N. (1999) : « De la peur de l'amour à l'amour du Sida », *Adolescence*, 34 : 157-166
- Rizzo N. (2013) : « L'abandon et l'adoption au-delà de la mémoire », *Espace Adoption* : 1-5
- Rizzo N. (2014) : « *Parents d'adolescents : une crise peut en cacher une autre* », Genève : Médecine et Hygiène
- Viret A. (2009) : « *Abandonné* », Genève